

poète. Oui, à partir de cette époque, le mouvement théâtral contemporain était « déclanché »... et déclanché par un poète.

R. DE BURY.

### MUSIQUE

BALLETS SUÉDOIS: *Relâche*, ballet instantanéiste en deux actes et un entr'acte cinématographique de M. René Clair et la queue du chien de M. Francis Picaabia, musique de M. Eric Satie ; *Le Roseau*, ballet persan de M. Daniel Lazarus ; *Le Tournoi singulier*, ballet mythologique de M. Roland-Manuel ; *La Jarre*, ballet sicilien d'après Pirandello, musique de M. Alfredo Casella ; *La Création du Monde*, ballet de M. Cendrars, décoration de M. Léger, musique de M. Darius Milhaud. — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Malborough s'en va-t-en guerre*, pièce en trois actes de M. Marcel Achard, musique de scène de M. Georges Auric. — OPÉRA-NATIONAL : *Le Miracle des Loups*, film historique, musique de M. Henri Rabaud. — *Le Mouvement accéléré*.

Les Ballets suédois forment une compagnie vraiment bien sympathique. Tandis que les Ballets russes nous arrivent rutilants et fastueux sous les effluves d'un printemps déjà généralement estival, ils ont, eux, la cordiale attention de venir éclairer d'un aimable sourire les brumes de nos fins d'automne. Leur commerce est plein de saveur. Les danseurs y étalent avec sérénité la foi la plus touchante aux vertus intrinsèques de leur gymnastique nationale. Les charmantes dames de la troupe se distinguent de la presque unanimité de leurs consœurs mondiales en ce qu'elles possèdent abondamment tout le nécessaire pour être callipyges et même callimastes (ce qui est bien plus rare encore), et, si cela ne va point peut-être sans quelque pondérabilité infuse, le spectacle de tout repos n'en est pas moins réconfortant. D'ailleurs, quoique les ballerines suédoises ne soient pas des allumettes, elles s'enflamment ostensiblement pour leur art. Elles en fournirent jadis la preuve mémorable en évertuant frénétiquement, dans *Ibéria*, d'incoercibles orbes et de robustes chevilles aux déhanchements libidineux et aux trépidants battements ibériques. Et ce furent des minutes inoubliables. Enfin les Ballets suédois ont constitué dès leurs débuts un débouché précieux et toujours accueillant pour notre plus jeune musique française et les plus hardies conceptions de l'art avant-gardiste. Les *Mariés de la Tour Eiffel*, *l'Homme et son Désir* et *la Création du Monde* ont été les plus remarquables résultats de cette heureuse activité. Et peut-être les Ballets suédois exagèrent-ils la modestie en ne conservant point à leur répertoire *Maison de*

*Fous* dont la musique, due, sauf erreur, à un de leurs compatriotes, parut assez intéressante à première audition pour qu'on aimât la réentendre afin de contrôler son impression. Le délicat, pour des entreprises de ce genre, toujours en quête de nouveau et de sensationnel, est de renouveler leur affiche sans dépasser les bornes extrêmes de ce qu'on peut encore dénommer une œuvre d'art. En nous offrant **Relâche**, les *Ballets suédois* ont franchi ce Rubicon spécial pour sombrer dans un gâtisme transcendantal et mucilagineux. On se demande ce que peut bien abriter la boîte crânienne des auteurs de cette morne fumisterie. Les décors en culs de bouteille et en zigzags de M. Francis Picabia n'étaient même pas drôles et l'entr'acte cinématographique de M. René Clair avait pour principal et assez grossier prétexte la poursuite d'un corbillard à l'allure d'un Orient-express. L'inanité congénitale de la musique de M. Satie eut ici pour avantage de n'ajouter qu'un bruit confus aux rumeurs, sifflets, braillements d'un public qui, venu là pour rigoler, s'efforçait vainement de faire au moins semblant. Pour finir, l'un des danseurs traversa la salle jusqu'aux loges de corbeille et déposa devant M<sup>lle</sup> Marthe Chenal une couronne de fleurs d'oranger qu'elle accepta avec simplicité. **Le Roseau**, « ballet persan » de M. Daniel Lazarus, ressemblait certes à une mystification et en serait une si son auteur n'était visiblement d'une sincérité parfaite en se ridiculisant ainsi. L'exécution en fut agrémentée par des « mouvements divers » de l'auditoire qui eurent le don de scandaliser M. Albert Roussel, mon voisin de fauteuil, au point de le porter à qualifier cruellement les perturbateurs anonymes. Au fond, M. Roussel avait évidemment raison, et il est plus poli envers autrui d'attendre la dernière mesure d'un ouvrage pour en manifester sa désapprobation. Cependant, dans la circonstance, le toupet, même inconscient, d'imposer à des mélomanes la nullité prétentieuse d'une musique d'amateur aussi vide et aussi puérile pouvait assurément excuser l'indiscrète impatience de gens ayant toutes raisons de penser qu'on se payait leur tête. Il est bien dommage pour M. Lazarus qu'il ait le loisir de faire de la musique ou, plutôt, de s'imaginer qu'il en fait. On ne peut même pas dire que cela vaille mieux que d'aller au café. Vraiment non. De grâce, autant pour lui que pour les autres, que M. Lazarus aille au café ! **Le Tournoi singulier** de M. Roland-Manuel est loin de mar-

quer un progrès sur ses compositions antérieures. Une écriture invertébrée et flasque, une inspiration incohérente, qu'on dirait confectionnée laborieusement mesure par mesure et fréquemment sans apparent lien entre deux consécutives, une polyphonie lâche ou entortillée, le tout effeuillant froidement un florilège de styles et de souvenirs panachés. On conçoit mal que l'auteur n'ait pas discerné de soi-même les réminiscences flagrantes d'*Adélaïde*, de *l'Heure espagnole*, du *Chant du Rossignol* et de Chopin, entre autres, qui émaillent sa menue partition. C'est beaucoup de mémoire pour aussi peu de pages. Si la personnalité propre du musicien n'y transparait naturellement pas un instant, ces multiples évocations assurent du moins à son *Tournoi sur le Roseau* précédent la supériorité de contenir quelque chose. Mais il semble que M. Roland-Manuel doive bien prendre garde à se détourner du chemin de M. Daniel Lazarus, s'il ne veut rattraper celui-ci quelque jour sans s'en douter. Souhaitons qu'une telle perspective l'épouvante suffisamment pour l'engager à travailler sérieusement pendant un an ou deux avant de se risquer à un nouveau ballet. Après avoir longtemps démontré combien il est facile de fabriquer talentueusement du Stravinsky et du Schönberg, M. Alfredo Casella nous fit, avec *la Jarre*, l'agréable surprise de nous donner enfin de la musique italienne et, ma foi ! excellente, verveusement façonnée de chansons populaires siciliennes et fort habilement orchestrée. On doit se réjouir de voir cet adroit musicien entrer dans cette voie pour lui nouvelle, car les influences du dehors ne sont fécondes que greffées sur un vigoureux tronc autochtone d'où seul peut naître et se développer, comme un rameau vivace, la personnalité d'un véritable artiste. Emprunté à un récit de Pirandello, ce ballet eût paru sans doute plus divertissant encore si les auteurs avaient été mieux secondés par la chorégraphie et la mise en scène. A ce dernier égard, nos amis scandinaves auraient tout bénéfice à recourir éventuellement à des conseils aussi avisés que ceux qui leur ont permis naguère la spirituelle réussite des *Mariés de la Tour Eiffel*. Musicalement, le plus intéressant du programme des *Ballets suédois* n'en demeure pas moins la reprise de *la Création du monde* de M. Darius Milhaud, que j'entendais pour la première fois. La maîtrise et la facilité d'écriture du musicien sont vraiment quelque chose d'extraordinaire. Cela dame presque le pion à Men-

delssohn et à Saint-Saëns. Et cette brève partition est aussi admirablement construite. L'exposition, l'enchaînement et les combinaisons des idées procèdent d'une logique architectonique impeccable. Enfin cette œuvre est, par surcroît, l'une des plus personnelles de l'auteur. De quelques antécédents qu'à l'égal de toute œuvre d'art elle puisse s'attester dériver, on n'y discerne aucunement la tyrannie d'influences immédiates frisant aisément le pastiche. Tout au plus y est-on un tantinet gêné par certain triolet de la fugue, qui remémore incidemment celle du *Tombeau de Couperin*, mais l'ensemble est bien du Milhaud. On ne saurait dissimuler toutefois que ces idées manquent quelque peu de relief; que cet ensemble apparait plutôt grisâtre, assez terne, en dépit d'une orchestration qui se plait à des foucades acidulées ou pistonantes. L'impression serait assez bien celle d'un néo-classicisme d'avant-garde, et peut-être est-ce dans ce sens que M. Darius Milhaud pourra dégager peu à peu définitivement une originalité qui, même dans ces limites, s'avère loin d'être sans prix.

M. Georges Auric a composé pour **Malboroug s'en va-t-en guerre**, à la Comédie des Champs-Élysées, une délicieuse musique de scène pleine de verve, de fraîcheur et de fantaisie, et en tout cela fort adéquate à la pièce de M. Marcel Achard; si adéquate même que celle-ci se priverait malaisément peut-être de cette fine glose sonore. Elle y acquiert en pittoresque et aussi en profondeur. L'interlude du second acte, « la Tente de Malboroug », souligne d'un léger trait d'humour la psychologie burlesque du héros. « Le Chemin de tous », « le Haut de la Tour » et le Nocturne final nimbent d'une rêveuse et palpitante ambiance la poésie du verbe. Le Prélude est une page symphonique remarquablement captivante. Rien qu'avec un piano et quelques instruments, M. Auric obtient les effets les plus savoureux et les plus justes. C'est une petite chose, que le musicien acheva en fort peu de temps et comme en se jouant, mais dont la sûreté de touche et l'intérêt purement musical portent la griffe du jeune maître. Devant la profusion de courtes œuvres de circonstance plus ou moins bâclées, on fut assez tenté, depuis quelques années, de regretter le temps où un compositeur choisissait son sujet, élaborait longuement et publiait son ouvrage sans espoir, que lointain peut-être, d'assister à son exécution. L'expérience éta-

blit que le cas peut servir d'épreuve. Après tout, Haydn et Mozart n'ont guère jamais écrit que sur commande. C'est le signe des élus de ne pouvoir rien produire qui soit indifférent, et M. Georges Auric s'affirme de plus en plus de ceux-là.

**Le Miracle des Loups**, à l'Opéra, est pour fixer les destinées du monument Garnier. Par un « miracle », en effet, de prescience divinatrice, cet architecte a imaginé et construit, en plein Second-Empire, la salle de cinéma idéale. Encore les organisateurs n'ont-ils point utilisé toute la vastitude disponible d'un écran se prêtant, en l'espèce, aux plus mirobolants spectacles. Le prodigieux succès de recettes montre combien l'Etat serait à même de gagner à une exploitation de cet ordre, dont les revenus assurés lui permettraient enfin la construction d'un Opéra où on entendrait la musique. On augure également du *Miracle des Loups* qu'un cinéma de cet attrait et de cette envergure contribuerait précieusement à la culture des bacheliers de M. François Albert, en les initiant quelque peu, fût-ce à l'instar d'Alexandre Dumas le père, à quelque connaissance du passé, unique faculté distinguant l'*homo sapiens* de la bête. Et peut-être, grâce à cet *utile dulci*, d'inopinées lumières pénétreraient-elles sans douleur en certaines gracieuses cervelles, comme celle d'une dame élégante et des plus distinguées, que j'entendis un jour, au sortir d'une séance analogue où s'étaient déroulées les tragiques aventures d'Œdipe, murmurer d'un ton convaincu : « C'est bien compliqué cette histoire-là ! » La charité invite à passer sous silence la « musique » de M. Henri Rabaud ou, plutôt, ce qu'il appelle ainsi.

## §

J'ai reçu, adressé à mon nom au *Mercur de France*, le numéro de novembre d'une feuille mensuelle intitulée *le Mouvement accéléré*. Au milieu de la première page, sous le titre de *Cahiers d'un Mammifère* et signée ERIC SATIE, se détachait une chronique où me concernait ce qui suit :

NOUVELLE DIRECTION DU VENT. — Le musicographe du *Mercur de France* vient de jeter ses cartes — en plein à la tête de l'Omoplate-Auric (*si homogène, si omelette*) et sur celle du grand Dadaïs de Poulenc... Oui...

C'est le Pape canonisant Lénine, se faisant arbitre sportif, et devenu marchand de poudre à tuer les curés (*sorte de mort-aux-rats pour ecclésiastiques*)... Une savante combinaison « politico-musicale » de Marnold, quoi !...

Que l'Omoplate-Auric (*si homogène, si omlette*) et le grand Dadais de Poulenc s'arrangent pour être « pommadifiés » par le « marnoldeux » porte-grande-barbe du *Mercure de France*, cela les regarde — sous le nez, même. En tout cas, les voici fournis d'un brevet qui les place dans la cuisine, derrière la rôtissoire à gaz de la *Société Parisienne* dispensatrice de ce fluide aériforme... Oui...

Qu'ils y restent : ils font un joli trio, à eux deux...

JEAN MARNOLD.

### ART

Exposition André Chapuy : galerie Druet. — Exposition O. D. V. Guillonnet : galerie Marcel Bernheim. — Exposition François Quelvée : galerie Druet. — Exposition Marie Laurencin, Suzanne Fegdal, etc. : galerie Henry. — Exposition Grunsweigh : galerie Pierre.

La variété est une haute qualité dans l'œuvre d'un peintre, quand il ne s'agit point, pour lui, d'improvisations hâtives sur tout sujet, mais d'efforts consciencieux et réitérés dans plusieurs directions choisies par l'artiste, d'après l'intérêt des thèmes et leur accord avec son tempérament propre. **André Chapuy** est, parmi les peintres soucieux de diversifier leur originalité, un des plus consciencieusement patients et des plus pertinaces investigateurs. Il s'est adonné longtemps à décrire la vie des travailleurs manuels, cherchant à en traduire, en toute simplicité, les épisodes douloureux et dramatiques, et il est arrivé sur ce point, par la sobriété de la mise en page et la vigueur calme du rendu, aux plus frappantes images. Il est épris du grouillement de la rue, des silhouettes de groupes hilares de badauds, amassés autour du marchand de chansons ou attirés par un accident. Il sait toujours, en les traduisant, noter les silhouettes caractéristiques, évoquer le bariolage de curieux, distinguer parmi eux les oisifs, les affairés captés un instant par le spectacle, et aussi les plus dissemblables passants de ces assemblées éphémères, et ceux dont le type est anecdotiquement le plus intéressant. Il figure ainsi parmi les adeptes les plus doués de cette lignée de caractéristes qui sait donner l'expression principale des personnages, elliptiquement, mais sans déformation, de façon à en faire comprendre, par la